

Le pique-assiette

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **43 (1905)**

Heft 43

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-202760>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, La 32. ne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE: Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER: Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton: 15 cent. — Suisse: 20 cent.

Etranger: 25 cent. — Réclames: 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

RÉDACTION, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

ADMINISTRATION (abonnements, changements d'adresse, etc.), E. Monnet, rue de la Louve, 1.

SERVICE GRATUIT

du Conteur, durant le 4^{me} trimestre de 1905 (du 1^{er} octobre au 31 décembre), à tout abonné nouveau pour l'année 1906

Ça dépend.

Jean du Crêt-aux-Dailles, ayant calé sa forte carrure à l'angle du wagon, contemplant, sans penser à mal, les vignes jaunissantes de Lavaux, au pied desquelles le train roulait à grand bruit, quand il se sentit frôlé légèrement à la manche de sa blouse bleue. « C'est moi, monsieur, qui me permets de vous déranger pour vous demander l'aumône d'une allumette », fit un voyageur assis en face de lui. Jean, sans mot dire, tira de sa poche une de ces boîtes en laiton que les campagnards préfèrent à toutes les autres, à cause de leur solidité, et donna du feu à son vis-à-vis.

— Monsieur, dit celui-ci, puisque vous êtes si aimable, je vais, sans façons, quémander de vous encore un service: on nomme dimanche, n'est-il pas vrai, des députés au Conseil fédéral?...

— National.

— Au Conseil national, soit... J'ai là les trois listes que vous voyez, imprimées l'une en vert, l'autre en noir et la troisième en rouge. Laquelle dois-je jeter dans l'urne?

— Ah! ma foi, ça dépend.

— Ça dépend de quoi?

— Du parti auquel vous appartenez.

— Mais je ne suis d'aucun parti, je ne fais pas de politique, j'ignore la politique, mon cher monsieur, sauf la politique des affaires... Revenu d'Amérique, où j'ai vécu vingt-cinq ans, je m'occupe à créer sur les bords du Léman une société pour l'exploitation des hôtels roulants, au capital de cent millions, pour commencer. Vous comprendrez que les soucis de cette entreprise ne me laissent pas le loisir de me mettre au courant des histoires électorales... Cela a du pouvoir sur les affaires, ce Conseil fédéral qu'on va élire?

— Ça dépend. Mais vous embrouillez toujours ces Conseils: c'est pour le National qu'on vote dimanche,

— C'est vrai, je ne suis pas encore au clair au milieu de toutes ces autorités. Voyons, nous avons: le Conseil national, le Conseil fédéral, le Conseil des Etats, le Grand Conseil, le Conseil d'Etat?... Je suis au bout de la kyrielle?...

— Vous oubliez le Conseil communal, le Conseil général, le Conseil d'arrondissement, le Conseil de paroisse, le Conseil de santé, le Conseil de la Banque cantonale, le Conseil du Crédit foncier, le Conseil de...
— C'est à en perdre la tête! Moi, je n'ai jamais pu comprendre que les Conseils d'adminis-

nistration... Mais je reviens à mes moutons et vous prie de me dire pour qui vous voteriez si vous étiez à ma place.

— Ça dépend... Je voterais d'abord au plus près de ma conscience.

— Sans doute, sans doute; mais cela ne m'apprend rien... Y a-t-il de l'indiscrétion à vous demander si vous êtes du parti de la liste noire, de celui de la liste rouge ou de celui de la verte?

— De l'indiscrétion? ça dépend... Mais voici Rivaz, je descends ici et vous salue bien, monsieur.

V. F.

Proverbes jaunes.

L'argent est un bon serviteur, mais un maître dangereux.

Celui qui emprunte pour bâtir, construit pour vendre.

De bons voisins sont parfois préférables à des parents éloignés.

Il n'y a que deux hommes vraiment bons: l'un est mort et l'autre n'est pas encore né.

En société, les hommes s'écoutent et les femmes se regardent.

Le repentir est l'écho d'une vertu perdue!

Et tout cela est aussi vrai ici qu'en Chine.

Le chien Viret.

Les hommes illustres ont servi et servent encore à baptiser, dans tous les pays, un très grand nombre de personnes. Combien de Napoléon, par exemple, n'y a-t-il pas dans le monde! Mais les noms des célébrités se retrouvent aussi parmi les animaux. On n'a qu'à suivre les concours de bétail du canton de Vaud pour se rendre compte que les taureaux ou les étalons Bismark, Crispi, Ménélik, Kuroki, etc. ne sont point une rareté. Souvent d'ailleurs les propriétaires d'animaux empruntent ces noms historiques par des considérations où l'admiration n'a rien à voir.

Les comptes du bailli de Lausanne, en 1537, dont M. Alfred Milliod a bien voulu nous passer un extrait, montrent que cette année-là, un vigneron de Lutry avait baptisé son chien « Viret ». Le bonhomme avait été outré, sans doute, de la révolution causée par les « prédicants ». Mais leurs Excellences prirent très mal la chose, et le bailli de Lausanne envoya au mayor (maire) de Lutry un commissaire pour instruire une enquête sur ce cas grave. Quelles conséquences eut-elle pour le vigneron? L'histoire le dit pas: on peut admettre cependant qu'il fut chapitré d'importance. Le commissaire toucha pour sa mission 1 sou 6 deniers.

Le pique-assiette.

C'est un être délicieux, le pique-assiette, mais, pour le trouver tel, il convient de le voir opérer chez un ami, pas chez soi.

On rencontre diverses espèces de pique-assiette. Il y a le famélique, ancien ami d'école ou de service militaire, pauvre diable malchanceux qui court le dîner, un peu à droite, un peu à gauche, et arrive chez « l'ami » à midi moins le quart. Celui-ci est presque respectable. La vie lui fut dure. Il a souvent serré

la courroie de sa culotte à l'heure du repas. Il n'est point difficile. Il mange sans murmurer et cherche même à payer sa pitance par quelque amabilité, par quelque sourire aux enfants, par quelque conseil même.

* * *

Le pique-assiette « gourmand » est de toute autre espèce. C'est un artiste, c'est un passionné. Il se délecte d'un râble de lièvre et d'un perdreau truffé; il voue un culte au châteaubriand, pommes soufflées, à la sole au gratin; il apprécie une bisque moelleuse et une truite au bleu. Et, si ces mets ultra-succulents sont arrosés de crus remarquables, de bourgognes mirifiques ou de villeneuve extra, notre homme n'en est que plus heureux. Péché de gourmandise, me direz-vous, n'est pas mortel — sauf indigestion, goutte ou gravelle — soit. Mais nous n'avons vu jusqu'ici que le gourmand, passons un peu au pique-assiette. Celui-ci, quoique dans une position aisée, n'est point assez « argenté », cependant, pour s'offrir, chez lui ou au cabaret, lièvres, perdreaux, filets, truites, soles, bisques, homards, bourgognes, etc. De sept en quatorze, aux fêtes carillonnées, au Jeûne (!), à Noël, passe encore. On peut sacrifier à Comus ou à Brillat-Savarin quelques pièces de cent sous. Mais l'habitude en est coûteuse et notre homme s'abstient. Or, comme il a quelques amis plus à même de réaliser ces goûts dispendieux, le pique-assiette gourmand surveille de loin les occasions favorables. Comment se renseigne-t-il? Nul ne le sait. A-t-il des accointances avec la cuisinière ou le garçon porteur du magasin de comestibles? Suit-il au marché madame et la bobonne? Je l'ignore. Mais le fait est patent que lorsqu'un bon « gueuleton » — parlant par respect — mijote sur le fourneau d'un parent ou d'un intime, on voit arriver, un peu avant l'heure du festin, notre pique-assiette, naïf, candide, innocent comme l'enfant au berceau. Il ne sait rien, il n'a rien vu, rien entendu, rien appris. Et c'est d'un air absolument détaché des biens de ce monde, qu'il dira:

— Je passais et j'ai eu l'idée de vous dire un petit bonjour...

Ou bien il a quelque importante nouvelle à communiquer, un mariage, une mort, un départ. Ou bien encore il flatte quelque manie de son hôte: collection, art, littérature. Il a découvert un objet merveilleux, pas cher, pour rien. Il a admiré ceci, il a lu cela, et il ne pouvait faire moins qu'indiquer ces choses à un amateur. Et patati, et patata... Le temps passe. Madame, qui est sur des épines, regarde la pendule; monsieur tambourine des doigts sur le bord d'un guéridon, les enfants hument l'arôme qui vient de la cuisine, tout le monde s'impatiente, voue aux dix mille diables infernaux ce gèneux intempêtif; lui seul, calme, indifférent, imperturbable, souriant, à son aise, continue son petit discours...

— Madame est servie! vient dire Justine, que « ce commerce agace ».

Et alors notre homme de se lever d'un bond...

— Comment ? Déjà midi ? Comme le temps passe... Je me sauve...

Que faire ? Pour ne pas passer pour des « mufs » et par pure politesse de cour, madame et monsieur s'y opposent.

— Mais non, cher ami, restez donc. A la fortune du pot...

— Inutile ! Inutile !

— Si, si, ... mettez un couvert pour monsieur, Justine.

— C'est trop de dérangement. Si j'avais su que ce fût si tard... Dans tous les cas, ne faites rien pour moi...

Ah ! le malin sait bien qu'un supplément au menu n'est point nécessaire et, mentalement, il se poulèche les babines. Le tour est joué.

Mais il y a encore un genre de pique-assiette plus mesquin que ce coureur de bons morceaux. C'est le pique-assiette avare. Celui-là est l'espèce modèle et dangereuse dont on ne saurait trop se garer. Ses incursions sur la table d'autrui sont calculées à quelques centimes près ; elles entrent dans l'établissement de son budget quotidien. Elles figurent dans ses comptes. Ce n'est plus ni de la misère, ni de la gourmandise, c'est de l'exploitation organisée et justifiée par des chiffres.

En général, le pique-assiette par avarice « a des moyens », comme l'on dit. Cependant, il déplore toujours la cherté du temps et la difficulté de nouer les deux bouts. On sait à quoi s'en tenir sur cette antienne, on ne répond pas. D'ailleurs, le pique-assiette par avarice habite généralement hors de ville, même à quelques kilomètres. Voire plus loin. Il vient deux ou trois fois par mois — quelquefois davantage — pour affaires, le matin. Et, vers midi, vous le voyez arriver tout rayonnant.

— Bonjour ; ça va ?

Et il s'assied. Impossible de ne pas l'inviter. D'ailleurs, soyez tranquille, il ne s'en ira pas. Vous pouvez attendre, vous pouvez retarder le service, vous pouvez même annoncer votre départ — vous ne dinez pas à la maison, vous êtes invité — peu importe, l'avare est tenace, il espère toujours et, même si vous sortez, même si il voit s'évanouir l'illusion d'un repas gratuit, il sortira à vos côtés, il vous accompagnera au tram, au chemin de fer, au bateau, espérant toujours en quelque providence, en quelque hasard propice aux Harpagnons. Et si, enfin, toute espérance lui échappe, il vous quittera navré, en murmurant d'un air résigné comme dernier adieu :

— Eh bien ! voilà ! Je dînerai à la Consommation.

C'est l'abomination de la désolation. Pensez. Il a averti chez lui qu'il ne mangerait pas. Et comme il est célibataire et paye une légère pension, le dîner du jour sera décompté. Mais, cependant, il faut se nourrir. Alors, notre bonhomme a calculé qu'un dîner au restaurant équivaldrait au prix de son voyage en troisième classe. Donc, s'il évite ces frais, en « s'invitant », son voyage est payé. Il fera de même pour le souper, que sa maîtresse de pension décomptera aussi, et comme il ne va ni au café, ni à la brasserie, notre pingre se trouvera encore avec un bénéfice. Et voilà. C'est très simple, mais peu digne d'admiration.

Quel vilain monsieur que le pique-assiette avare.

LE PÈRE GRISE.

La lettra à Djan-Daniet et elliaque à son valet Metsi.

Djan-Daniet à Metsi à Gros, que demorâve pè lo Crêt dâi Sapalle, l'avâi zon z'u dou valets, ion que l'avâi bâtsi Metsi po cein que lo père-grand s'appelâve dinse, et l'autre Manu- vet, que l'îre assebin lo nom dau bouibo ào régent. Clliau dou valets étant bin vegnâi, et

quand l'è qu'urant quieinze ào seije ans lau père lè z'avâi einvouyî dein lè z'Allemagne por lau z'appreindrè à talematsi, cà, ào dzo de vouâ, s'on ne sa pas talematsi on bocon on passe por on tatipotse. L'irant pè Nidrepipe et, à cein que desant, vè dâi prou galèze dzeins que l'étant dâi bon paisan quemet Djan-Daniet ; et Metsi et Manu- vet, suli quemet dâi vilho derbon, apprenyant à fère tot cein que sè preseiâtave : l'ariâvant, gouvernâvant lè modze et lè bolet, abrèvâvant, traisant lè fémé, po bin dere ie bâosenâvant et lau père étâi pardieu bin conteint de savâi qu'omète sè dègremlhivant pè clliau z'Allemagne. Einfin quie, tot allâve quemet su dâi ruvettes, quand, tot d'on coup, ào gros dâi feins, vaitcè que mè cors vignânt malâdo ti lè dou ein on iâdzo. L'avant atrapâ on'escarlantine à cein que desâi lo mâdzo et falu teni lo lhi ào tsaut grantenet, que ne pouâvant pas pire ècrire à lau père z'et mère po cein que lo papâi l'arâi pu betâ la maladi à quauquon d'autro. L'affère alla tellement mau que lo pouro Manu- vet ma fâi passâ l'arma à gautse et que fut einterrâ pè clli Nidrepipe. Adan lo maître sè dèpatse d'invouyî oquie à Djan-Daniet po lài dere que ne falliâi pe rein mè compta su Manu- vet, qu'îre môr et einterrâ, et que Metsi l'étâi bin malâdo assebin. Cllia lettra l'îre fète ein tutche et Djan-Daniet l'avâi portâie po la baillî à lière ào régent que prâo su savâi talematsi du que l'avâi étâ pè l'Écoula normâla. Ma noutron régent ein savâi tot fenameint justo po sè fère battre, ne put pas lière lo papâi à tsavon, seulement que put dere à Djan-Daniet que sè valet irant mau fotu et que ion étâi môr, mâ que la lettra étâi mau fète, lè mots étant bin embarbouillî et veri à bètsevet, po cein que lè tutche mettant la tsèri dèvant lè bâo, et ne pouâve pas dere ào justo se l'étâi Metsi ào bin Manu- vet que viquessâi-adi. Vaitcè mon pouro Djan dein ti sè z'état : peinsâ-vâi assebin, ion de sè valottet einterrâ dein lè z'Allemagne et ne pas pi savâi lo quin l'îre. Adan, ein arreveint à l'otò, preind 'na follie de papâ et sè met à grabouillî oquie po Metsi, du que l'étâi lo pllie vilho. Vaitcè cein que lài desâi :

« Metsi, mon valet,

» Mè et ta mère on è tot ein cousin stau
» taimps, po cein que lo régent n'a pas su no
» dere se l'è tè que t'îr môr ào bin se l'è Manu-
» vet. Se n'è pas tè, te foudrà no z'ècrire oquie
» po no dere se l'è Manu- vet ; et se l'è tè, faut
» que Manu- vet no lo diesse tot parâi. Ta mère
» tè regrette bin et mè ie bâvo on verro à vou-
» tra santè à ti lè dou.

» Ton père,

» Djan-Daniet feu Metsi. »

Onna senanna apri, pè l'otò on recévessâi onna lettra que Metsi l'avâi ècrita et que sè desâi dinse :

« Mon pouro père,

» Ie vo z'avertô que ni'è pas mè que su môr,
» l'è mon frère Manu- vet ; mâ l'è la vretâ que
» i'è étâ bin pllie malâdo que li : i'è zu l'escar-
» latine que tota la pi m'a plliemâ quemet à
» n'on caion.

» Voutron valet que repreind tot parâi lo bin,

» Metsi. »

MARC A LOUIS.

Crainte salutaire.

Les médecins de Molière avaient la manie de la saignée et du clystère ; les médecins d'aujourd'hui ont la manie du bistouri. Avec eux, il faut toujours couper.

— Qu'avez-vous ; vous avez mal ?... Où, là ?... Montrez... Ce n'est rien... Asseyez-vous, on va vous opérer.

Et si on se laisse faire, ça y est.

L'autre jour, en Algérie, un Arabe se présentait à l'hôpital. Il devait soutenir son ventre à pleines mains pour pouvoir marcher. Sous

son burnous, ses intestins s'échappaient ; un coup de coutelas les avait à peu près mis à nu.

L'Arabe, gémissant, fut conduit à la salle de visite :

— Mon ami, lui dit naturellement l'interne, assieds-toi là ; nous allons t'opérer.

Affolé, l'Arabe se dressa, reprit son paquet d'intestins en débâcle et s'enfuit. Les médecins le tenaient pour mort.

Trois mois après, il revenait à l'hôpital pour une fracture du bras ; son ventre se portait à merveille.

— Qu'as-tu fait ? lui demanda le chirurgien, stupéfait.

— J'ai mis, répondit-il avec sérénité, du sable que saupoudrait du marc de café, du safran et de la peau de serpent...

— Et alors, ton mal ?

— Vous êtes bien honnête : je suis tout à fait guéri.

Le trembleur converti.

VIEILLE CHANSON EXTRAITE D'UN VIEUX RECUEIL

Un de nos trembleurs extrêmes
Qui frémit rien qu'au seul nom
Des partis et des systèmes
Dont on parle en nos cantons,
Un jour étant à la table,
Des gueux où l'on l'invita,
Dit, en jurant comme un diable :
Ne goûtez pas ce vin-là.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera. } bis.

A la porte ici qu'on veille,
Ou je vais me trouver mal.
Monsieur, dans cette bouteille,
Vous cachez un libéral.
Ce vin n'est qu'un rien qui vaille,
Son fumet vous monte là,
Et pour l'homme qui travaille
L'eau fraîche vaut mieux que ça.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Après le vin ordinaire,
On fit sauter un flacon.
Quoi, dit-il, plus en colère,
Vous allez jusqu'au bouchon ;
C'est du pur radicalisme,
Ce vin vous assommera ;
Dans un affreux despotisme
Son goût vous entraînera.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Quelle horreur ! sur votre table,
Quoi ? vous avez des rôtis !
A ce mets trop confortable
Vous livrez vos appétits !
Vous êtes des anarchistes,
Votre ventre en crévera ;
Ces rôtis sont communistes,
Ça vous empoisonnera.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Hé quoi ! des sauces piquantes
Accompagnées d'autres plats !
A ces choses succulentes
Vous livrez vos estomacs !
Tous ces plats sont fourriéristes,
Votre exemple nous perdra.
Que diront les égoïstes
Quand tout le monde en voudra.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde en goûtera.

Quoi ! vous avez des serviettes,
On vous sert aux petits soins,
On vous change vos assiettes,
Comme à moi, ni plus ni moins ;
Vous avez des domestiques.
Mes amis, de ce train-là
Bientôt dans la république
Le riche nous servira.
Malgré ça, malgré ça,
Tout le monde chantera.

Eteignez-moi ces lumières
Et rentrez dans vos maisons.
Qu'entends-je ? au lieu de prières
Des discours et des chansons !